

Je m'étais entaillé la main. Le sang coulait abondamment de la paume et tombait en gouttes sombres sur l'asphalte. La pince-monseigneur avait dérapé sur la carrosserie. Le coffre restait hermétiquement fermé. J'ai maudit Kornakov d'avoir renforcé le break, de l'avoir à ce point consolidé que le treuillage par le quatre-quatre de Milda Graanfor avait dû entraîner paradoxalement une torsion à l'intérieur du hayon coinçant peut-être le coffre définitivement.

Otto Di Ranker était resté dans sa boutique et, à travers la vitre de sa devanture, me regardait m'évertuer, m'énervier contre ma voiture. Je me sentais ridicule. Le chien s'était couché à même le trottoir, me signifiant par là qu'il trouvait le temps long. Il avait tourné un moment autour de moi, espérant que le coffre s'ouvre sur quelques victuailles, mais au bout d'un moment, il s'était éloigné pour s'allonger, la gueule posée sur les pattes avant, les yeux mi-clos avec l'air de celui qui s'enquiquine à cent sous de l'heure.

Le sang coulait abondamment et Otto est sorti avec un désinfectant en bombe, une bande de gaze et une compresse stérile. Il m'a pris la main sans rien dire, me l'a nettoyée et d'un geste assuré l'a enrubannée, attachant le bandage avec une épingle de sûreté.

- *Vous devriez avoir une trousse médicale dans votre voiture, Monsieur Auguste.*

- *Elle est dans le coffre certainement, avec le reste.*

- *Pour le moment, le contenu ou la valeur du contenu de votre coffre n'est qu'hypothétique jeune monsieur. Mais vous semblez être attaché à cette hypothèse.*

- *Le contenu de ce coffre dépasse votre imagination, Monsieur Otto Di Ranker.*

- *Je n'en doute pas, seulement mon imagination est limitée. Mais vous éveillez ma curiosité.*

- *Secouez le coffre vous verrez.*

- *Je suis vieux.*

Je me suis alors arquebouté sur le côté du véhicule et comme un forçat, le dos appuyé contre la carrosserie, j'ai poussé des jambes pour donner du balant au break. Il a commencé à bouger, à être pris de roulis. A l'intérieur tout d'abord rien n'a bougé, seul le grincement des essieux et des suspensions rythmait mon effort. Le sang commençait à traverser le pansement et ma main coupée laissait une trace orangée sur la peinture jaune. Et puis s'est arrivé d'un coup, de façon si soudaine que je me suis écarté d'un bond, que le chien a détalé et qu'Otto m'a agrippé l'épaule ; c'était comme si toute une boutique de ferraille, de verrerie, de boulons dans des caisses en bois, de pièces d'acier rangées sur des étagères en fer, de batteries de casseroles, de tubes de cuivre et d'aluminium, toute une boutique avec sa caisse enregistreuse s'était déversée, avait été jetée à l'intérieur de mon coffre.

- *Nom d'un chien ça doit être un sacré foutoir là-dedans.*

Otto Di Ranker, qui avait laissé de côté sa retenue de vendeur, s'était approché et du pied avait redonné de l'élan au break qui à nouveau a fait retentir un bruit qui pouvait donner le sentiment qu'il était en train de s'écrouler sur lui-même. Puis la grosse bête s'est calmée, son mouvement s'est apaisé, pareille à un cachalot sur une plage de galets.

- *Nom d'un chien de nom d'un chien !*

Et on s'est mis à rigoler, tous les deux, d'un coup, sans réfléchir, ou plutôt si en imaginant l'état des marchandises, des paquets, des emballages.

- *Quel foutoir ! Damned quel foutoir ce doit être ! Vous voilà beau, Monsieur Auguste. Il faut absolument ouvrir ce coffre, absolument oui. Je suis très impatient de découvrir ce qu'il contient.*

Il est allé chercher une boîte à outils ; Otto paraissait soudain beaucoup plus jeune et énergique. Il nous a fallu démonter le haut du hayon, réussir à dessertir en partie les charnières, glisser une barre souple entre le coffre et la caisse pour accéder au système de fermeture qui s'était effectivement décalée sous les coups de la course chaotique, lorsque le break avait été trainé au cul de Milda Graanfor et de son quatre-quatre.

*Ne fais pas ça Auguste, ne laisse pas cet énergumène*

*ouvrir le coffre ! Je ne lui fais absolument pas confiance.*

*Il a des choses à nous apprendre.*

*Il est pire que ceux d'Abstrack.*

*J'en suis venu à bout.*

*Ils étaient plus nombreux, c'était plus simple ; l'inertie du groupe a joué en ta faveur. Là, il est tout seul, plus souple, plus dangereux.*

*Tu m'aideras. MONSIEUR n'est pas loin.*

L'ouverture a cédé.

J'ai cru un moment qu'Otto allait défaillir sur le trottoir, le chien s'est approché et reniflait l'intérieur du coffre. Depuis l'usine je ne l'avais pas ouvert, et s'est répandu alors l'odeur renfermée du bureau de mon père, la même odeur d'encaustique, de cire sur du bois de bibliothèque et de naphthaline, une odeur de cercueil. Dans les profondeurs du véhicule on distinguait vaguement un amoncellement hétéroclite d'objets basculés les uns sur les autres, de boîtes éventrées, de sachés creués, de morceaux de ferrailles mélangés à des entassements de plastiques. Otto a avancé la main vers l'intérieur, je l'ai retenue.

Je ne riais plus. Il m'a regardé droit dans les yeux.

*- Monsieur Auguste est plein de surprise.*

*- Appelez-moi monsieur, tout simplement.*

*- Voilà à vue de nez, et j'ai le nez fin, la plus belle collection de quincailleries qui puisse exister.*

*- Vous avez bien vu, oui.*

*- Avec, si je ne me trompe pas, des pièces particulièrement rares. Il y en a là pour une petite fortune. Comment avez-vous réussi à accumuler autant de merveilles ?*

*- Secret de famille.*

Konstantin Flastair était certainement une sale engeance, mais il avait au moins eu le mérite de savoir où placer son argent, et la réaction d'Otto Di Ranker me le confirmait.

*- Que voulez-vous que je vous enseigne ?*

Plus personne ne riait.

*- Tout, enseignez-moi tout, les arcanes, les subtilités, les trucs et les magouilles. Tout ce qui fait que vous êtes un quincaillier. Apprenez-moi les lois du marché, les principes de la vente, la double comptabilité et les techniques d'optimisation des profits. Apprenez-moi comment échapper à l'impôt, comment vendre plus, comment augmenter les marges bénéficiaires. Apprenez-moi comment appâter le client, lui faire rendre gorge jusqu'au dernier centime, comment le faire cracher au*

*bassinets, comment escroquer les petits vieux, les femmes enceintes, les veuves et les orphelins.*

*- Qu'est-ce que j'aurai en retour ?*

*- Le privilège de pouvoir raconter à qui veut l'entendre que vous avez appris le métier à Auguste Flastair dit MONSIEUR, que c'est grâce à vous qu'il est devenu la plus formidable crapule, le plus improbable des vendeurs de quincaillerie, et par là ma gloire se déversera aussi un peu sur vous. La célébrité est inaccessible pour le commun des mortels, et le commun des mortels se sentira toujours plus proche de l'homme qui a vu l'ours que de l'ours lui même.*

*- Vous êtes dingue.*

*- Vous ne savez pas à quel point.*

*- Je serai votre maître, je serai pour toujours le maître d'Auguste Flastair.*

*- Oui, cela me convient ; la geste est plus belle quand le disciple surclasse le maître.*

*- Je veux également pouvoir choisir un ustensile dans votre collection, accompagné d'un certificat d'authenticité.*

*- Vous voyez que nous allons pouvoir nous entendre ; vous commencez déjà à parier sur ma réussite.*

*- Première règle Auguste...*

*- Non, "MONSIEUR".*

*- Non "Auguste", "MONSIEUR" sera pour vos clients. Première règle donc : penser toujours le coup d'après.*

*- La partie va être rude, Otto Di Ranker.*

*- "Otto" cher Auguste.*

J'ai attrapé le hayon qui s'est rabattu en claquant, se refermant hermétiquement. Otto Di Ranker souriait. À partir de ce jour là le chien est resté à côté du break, dormant sous la caisse sur une couverture que je lui avais trouvée.